

ORPHEE :

Son filon cinématographique, sa veine, son sang, son Eurydice en un mot, il était absolument fatal que le poète les retrouvât en tournant *Orphée*, une fois remonté de l'enfer des Poligny, Billon, Delannoy, fonctionnaires plus ou moins cléments avec l'artiste, cet ennemi mortel.

Orphée, film magique où chaque image, comme l'alouette au miroir, ne renvoie qu'à elle-même, c'est-à-dire à nous.



Orphée, 1949 (Maria Casarès, Edouard Dermithe, François Périer, Jean Marais)

Orphée, film documentaire où il est prouvé et enregistré une fois pour toutes que la poésie est un métier d'homme, et par conséquent un travail mortellement dangereux.

Là où les savants utilisent le cyclotron, Jean Cocteau, plus modestement, se contente d'une Debrie 300. Mais pour comprendre ces recherches sur la matière de la magie, ou le contraire, il ne faut pas oublier que l'auteur du « Rappel à l'ordre » est entré dans les studios *en fraude*, ainsi qu'il le dit off dans un court métrage, à l'instant où le rouge s'allumait.

Il lui a été alors donné, et à lui seul, de surprendre la Science au 24^e de seconde précis où, Vénus sortant du bain photographique, elle se métamorphosait en Fiction. Grâce à lui nous avons ainsi pu voir Orphée écouter la radio de Londres, yider un demi à la terrasse du Flore, et poursuivre au métro Monge la femme de sa vie. Ou plutôt de sa mort, nous le savons maintenant depuis que son testament, comme *Mabuse*, nous a permis de déchiffrer ce film étonnant dans lequel Nicolas Hayer éclairait les visages avec des arcs.

Poésie de contrebande donc, oui, et partant combien plus précieuse, car il est vrai, nous dit l'allemand Novalis, que si le monde devient rêve, le rêve à son tour devient monde. Et c'est l'humilité et la gloire de Cocteau de n'avoir jamais ni su ni voulu séparer la légende d'Orphée de la sienne propre, autrement dit, le cinéma-vérité du cinéma-mensonge. Si aujourd'hui cette démarche fait ricaner les imbéciles, c'est qu'il n'est pas donné à tout le monde de suivre un tel chantre à la trace.

Pour ma part, je me souviendrai toujours d'un soir de printemps à Cannes où, parmi les badauds, je vis Jean Cocteau conduire au Palais du Festival un jeune voyou qui n'en était qu'au premier de ses quatre cents coups. Il le guidait au travers des lumières, et lui soufflait tout : « ne marche pas trop vite, ne baisse pas les yeux, regarde les photographes, tiens-toi droit, fais un sourire à France Roche... » Bref, devant mes yeux agrandis d'amateur, c'était le vieil ange Heurtebise, toujours au plus fort de la mêlée, qui protégeait le jeune fantôme de Vigo sous sa grande aile noire d'académicien.

Bref encore, dans tous ses films et dans *Orphée* en particulier, Jean Cocteau nous prouve inlassablement que pour savoir faire du cinéma il nous faut retrouver Méliès, et que pour ça pas mal d'années Lumière sont encore nécessaires.

Jean-Luc GODARD.